

J'ai une sale tête au réveil. Pour être honnête, il faut avouer que c'est toujours le cas trois heures plus tard. Car, si je vais à l'essentiel, et même si cela me coûte de vous l'annoncer dès le premier chapitre, je dois reconnaître que je suis laid. De toute façon, inutile de le cacher. Car chez moi, laid, cela veut dire **LAID!** Ceux qui le sont savent de quoi je parle ! Par exemple, jamais une demoiselle n'a posé les yeux sur moi avec envie. Tout au plus, les femmes qui ont daigné m'accompagner sous les draps se sont surprises à m'accorder du charme. Au ton compatissant qu'elles adoptaient alors, j'ai bien compris qu'il leur fallait une sacrée patience pour l'entrevoir !

À cause de ce physique ingrat, je suis curieux de tout. Trop, selon mon entourage. Les femmes de ma vie prétendent que mon appétit de vie est une maladie splendide mais dévastatrice. Chacune considère n'avoir obtenu de moi que les miettes, la littérature et cette soif d'exister jusqu'à l'excès occupant la partie majeure. Le rituel est d'ailleurs immuable : au début de notre relation, chaque maîtresse est séduite par mon écriture puis, le temps aidant, mes plus beaux

vers deviennent ennemis de la belle. À bien y réfléchir, ma vie amoureuse n'est qu'une lutte incessante entre ces deux maîtresses. Car, le plus naturellement du monde, si la beauté ne sera jamais mienne, j'ai compris qu'il fallait faire avec, que je devais l'atteindre autrement. L'équation est simple : si d'apparence je ne suis pas beau, il me faut prouver que je le suis de l'intérieur. Et, dans cette quête interminable, l'écriture demeure ma meilleure alliée.

Pourtant, ne vous y trompez pas ! Depuis longtemps, ma laideur n'est plus un souci, du moins pour moi. Au contraire, elle est le moteur de ma création. Je m'y suis habitué, elle fait partie intégrante de moi-même, comme une vieille amie. D'ailleurs, si je pouvais m'en débarrasser, je ne le ferais pas. Elle m'a appris la modestie, la dérision, un regard ironique sur la fatuité.

Pour toutes ces raisons, j'ai le sourire aux lèvres. Je suis hideux, oui, mais avec la patate ! Je suis ce qu'on appelle une heureuse nature. Bien sûr, j'aimerais être ce gars tourmenté planté au coin du bar, le pouce coincé au coin des lèvres, prêt à se mordiller l'ongle pour soulager - une maigre seconde - son angoisse naturelle. Le gars à qui sa seule allure confère une aura mystérieuse. Malheureusement, je suis un livre ouvert. Et le plus heureux des hommes. Je suis un optimiste invétéré. Je ne cours après rien. Je profite, ordinairement. Le seul fait d'avoir les yeux ouverts me comble

de bonheur. Il n'y a pas meilleure définition de moi-même. Un jupon, un sourire, la forme d'un nuage, un léger vent sur les épaules suffit à me ravir. Sans que je comprenne pourquoi, j'adore la vie. C'est simple, si je me rencontrais dans la rue, je serais jaloux de moi-même ! Au robinet du bonheur, j'ai choisi l'option gros débit. Je suis boulimique de plaisir. Mon appétit est insatiable. Je veux toutes les parts du gâteau.



## **1886, 6 ans**

Mes lecteurs m'appellent Guillaume Apollinaire. Vous pouvez vous contenter de ce nom familial. Mais si vous voulez que nous fassions plus ample connaissance, souvenez-vous que mon vrai nom est Guillaume- Albert - Wladimir - Alexandre - Apollinaire - Kostrowitzky. Si je vous indique ma réelle identité, ce n'est pas pour faire le malin. D'ailleurs, je ne suis pas le seul à compliquer les choses : un footballeur que vous avez applaudi soixante années après moi ne s'appelait pas Pelé mais Edson Arantes do Nascimento. Et mon ami Picasso, vous êtes assez stupide pour croire qu'il s'agit de son vrai nom ? Et Sheila ? et Ringo ? Alors, voilà, ce n'est pas que je tiens particulièrement à ce nom à rallonge. Simplement, il me vient de ma mère. Et comme je ne connais pas mon père, j'y tiens vraiment. J'ai peu de racines, alors je m'y accroche. Comme vous avez mauvais esprit, vous allez me rétorquer que ma mère est une « galante ». Oui, une galante, c'est une entraîneuse. Et une entraîneuse, c'est une « poule ». Une poule de luxe, mais une poule quand même. Enfin, si nous allons plus loin, une poule, c'est une fille facile. Bon d'accord, je vous vois ve-

nir. De toute façon, vous forcez toujours le trait : pour vous, je ne suis qu'un fils de pute ! Si vous voulez ! De toutes les façons, ma mère m'a fait le plus beau des cadeaux : elle m'a appris à me foutre de ce que vous pensez. Je suis le fils de ma mère. Et mon nom reste mon nom !

\*\*\*

Au gré des « galanteries » de ma mère, j'ai passé les six premières années de ma vie en Italie. Je n'y suis jamais retourné. Je n'en éprouve aucune envie. Là-bas, j'ai dû me mettre le doigt dans le nez, comme tout le monde. J'ai dû m'émerveiller devant mon zizi, comme certains. J'ai dû pressentir qu'il mènerait ma vie comme aucun. Plus tard, j'ai su que ces années avaient été jalonnées de déménagements fréquents, de départs précipités, d'instabilité chronique. Il m'en reste l'immense bonheur d'être de nulle part. Il m'en reste l'impression curieuse d'être aimanté par la mer, par les vagues, par l'immensité des eaux. J'ose espérer qu'il m'en reste un je ne sais quoi de méditerranéen, un truc fantasque, l'envie de rendre la vie plus belle qu'elle n'est en réalité. Inutile d'en dire plus. De toute façon, comme tout le monde, les six premières années

de ma vie, je ne m'en souviens pas. Ce sont six années de foutues, six années sans mémoire. J'ai ma théorie là-dessus : les six premières années, elles ne comptent que pour les parents !

Mon frère Albert, de deux ans mon cadet, est mon véritable double. Nous avons la même voix, la même corpulence, la même curiosité chronique. Entre nous, les secrets le restent quelques secondes. Pour achever notre ressemblance, notre mère nous habille à l'identique. Nos maillots à rayures et nos shorts sont de la même teinte. La même raie nous tronçonne le visage. Notre démarche est synchronisée comme la natation de votre temps. Du coup, nous sommes ridicules. Les gens rigolent sur notre passage. Comment leur donner tort ? Le plus souvent, nous ressemblons à un bonhomme à deux têtes.

Dans les ruelles de Monaco, nous émancipons notre enfance, puis notre adolescence. Je prends la main d'Albert. Je suis le grand frère. Je lui ouvre la voie, comme dit maman qui tient à notre bonne éducation. D'ailleurs, elle n'approuverait guère la témérité de nos escapades. Mais profitant de ses absences, nous poussons toujours plus loin notre errance. À notre décharge, devant nous, la ville est magnifique. Elle nous incite à toujours aller plus loin. *Je plonge dans ce flot Méditerranéen que jamais on oublie.* Plus j'avance dans ces ruelles, plus j'appartiens à ce pays. Je lui ap-

partiens car mon éveil à la vie se déroule ici. J'adore la vie, j'adore les gens. Ils me fascinent. Je parcours la ville pour mieux les observer. Aux terrasses des cafés, je les épie. Je voudrais tous les embrasser. Ils me passionnent. À mes yeux, chaque inconnu est un héros. Je leur invente des métiers, des amours déçus ou délirants. Ces mains-là appartiennent à un usinier. Cette posture traduit l'effort quotidien. Au grand dam de ce faux gentleman, ses habits trahissent sa véritable classe sociale. J'observe chacun comme un livre ouvert que je rêve déjà d'écrire. La plupart du temps, je me trompe mais, comme un menteur qui se refuserait à l'avouer, je continue inlassablement à inventer des vies, à dénicher le beau.

\*\*\*

Le beau, justement.

À mon époque, il n'existe pas d'autre art que l'écriture, et la plus belle des écritures - la poésie - pour l'approcher. Le rock n'existe pas encore. Je vis dans un monde où rien n'existe pour faire se pâmer les jeunes filles. Rien pour dissimuler ma laideur. Rien pour briller de mille feux. Rien d'autre que mes mots adossés les uns aux autres. Dans ces conditions, la poésie

est mon salut. Alors, je fais mon malin ! J'écris mes vers comme un batteur de rock ! TA-TA-TA-TA ! BOUM-BOUM ! Un batteur de rock avec une grosse caisse et deux cymbales clinquantes ! Elvis a inventé le rock ? Laissez-moi rire : cinquante ans avant lui, j'ai les jambes qui me démangent, le blues à fleur de peau, l'œil prêt à traquer l'hypocrite. Je regarde la salle de concert imaginaire, les fans hystériques agglutinés au premier rang, les groupies attendant leur heure. J'agrippe mes baguettes/stylos. Je les soulève de façon menaçante au-dessus de la batterie de papier. TA-TA-TA-TA ! BOUM-BOUM ! C'est parti ! L'écriture doit swinguer ou finir à la poubelle. Pour cette raison, j'ai banni la virgule de mes vers, pour laisser couler le « flow », comme disent mes successeurs rappeurs. Laissez-moi faire ! Qu'importe si vous ne comprenez rien ! Seuls comptent les mots collés les uns aux autres, la tonalité musicale, votre pied battant la mesure.

« *Un charlatan crépusculaire / vante les tours que l'on va faire* », je le concède, ça ne veut rien dire. Oui, mais moi, j'aime bien la sonorité, le feeling immense de ces mots-là. D'ailleurs, s'ils n'étaient pas de moi, je les inscrirais sur la porte de mes toilettes. TA-TA-TA-TA ! BOUM-BOUM !

« *L'ours et le singe, animaux sages / guettent des sous sur leur passage* », c'est opaque, je vous l'accorde. Oui, mais moi, il n'y a rien de tel pour me faire taper du

ped! Je suis l'ancêtre des Beatles, des Clash et des White Stripes réunis. Ils me doivent tout! **BOUM-BOUM!** Après tout, vous n'êtes pas anglophone, vous écoutez Bob Dylan sans rien comprendre aux paroles. D'ailleurs, lui-même n'y comprend rien. Lorsque vous l'écoutez, vous devinez néanmoins qu'il se passe quelque chose d'important. La poésie lui bouffe la vie. De sa gorge s'échappe un souffle, une rage contenue qui remonte aux temps primitifs. La même envie de foutre ce vieux monde en l'air. **TA-TA-TA-TA! BOUM-BOUM!** La même extravagance. **TA-TA-TA-TA! BOUM-BOUM!** La même envie de faire l'amour au monde entier.

**TA-TA-TA-TA! BOUM-BOUM!**

À ma modeste façon, je ne veux pas être en reste, je veux également faire partie de cette orgie planétaire!

## **1893, 13 ans**

Les mois passant, je délaisse avec enchantement le front de mer. Je prends un malin plaisir à me perdre dans les ruelles. Et plus je me perds, plus la poésie entre dans ma peau. Dans ma poche intérieure, je possède désormais un carnet, posté tout prêt du coeur. Je note, je barbouille, je griffonne sur ces quelques feuilles de papier. Je note de peur d'oublier. Je barbouille mes impressions du moment. Je griffonne des faits que j'utiliserai tout de suite, dans dix mois ou dans quinze ans. Couchées sur le papier, ces notes ne me quitteront jamais. Elles sont ma mémoire, celle dont j'ai été privé jusqu'alors.

Mes pas m'emplissent d'une joie quasi sensuelle. Du haut de mes treize ans, les filles sont mystérieuses et belles à la fois. Moi, je suis laid mais ne le sais pas encore. Aucune ne me l'a dit. Je regarde leurs jambes longilignes. Cette fille devant moi chante avec ses hanches. Et ce qu'elle susurre résonne à mes oreilles comme une douce musique, un slow des plus salaces. Cette autre est à tomber par terre, ou du moins, à s'allonger. Devant tant d'élégance, de sensualité, de pousse à la poésie, je ne sais plus où donner de la tête.

Le soir, je me caresse en hommage à tant de beauté. J'invente. J'imagine. Je fabule fabuleusement. Je me donne le beau rôle. Les femmes me veulent toutes. Normal: je suis irrésistible! Elles se battent pour effleurer une furtive seconde mon corps de braise. Je suis Brad Pitt, George Clooney et Mick Jagger réunis. J'ai le rythme dans la peau. Le rock est ancré dans mon beat. Pensant à ces femmes, je fais guitare solo. Je fais durer le plaisir. Comme si cette activité solitaire ne suffisait pas à m'épuiser, j'écris mes premiers poèmes. TA-TA-TA-TA! BOUM-BOUM! Même aujourd'hui, ces deux activités sont pour moi viscéralement liées. Agiter mon stylo, le sexe, évacuer l'encre, le sperme, évacuer le trop plein d'adrénaline qui bouillonne en moi. TA-TA-TA-TA! BOUM-BOUM! Come on, boy! En route vers le plaisir! Stairway to heaven!

\*\*\*

Je continue à répandre ma semence à Cannes puis à Nice. Je relègue Onan au rang de pitoyable pitre. L'été suivant, j'abandonne mes études pourtant brillantes. Je n'ai aucun projet et l'intention de les réaliser. Mes biographes pensent que je perds mon temps. Ces ignares oublient que, précisément, je me

construis. J'agence mon cerveau de manière à tout écrire plus tard, à tout recracher en une superbe gerbe littéraire. Les mots sont des objets trouvés. La poésie est hérésie. Comme une invitée sans gêne, elle s'aménage une place grandiose dans mon cerveau.

Personne ne le soupçonnerait mais mon ambition est considérable. Je rêve de grandeur. J'ai la folle prétention de penser que je peux apporter un peu de plaisir avec mes mots. J'y crois. Chacune de mes phrases a été pesée. Chacune de mes phrases est un bout de ma vie. J'ai horreur de cette idée et je la sais en partie fausse, mais quel que soit mon âge, je suis resté un gamin qui n'a pas d'autre choix dans la vie. J'ai le stylo pour seule arme. Si je veux vaincre mes peurs d'enfant, si je veux oublier ma peur du noir, si je veux arrêter d'hurler dans le vide, je dois combattre, juste moi et ma poésie.



## **1898, 18 ans**

J'accompagne ma mère dans son errance. Avec mon frère nous découvrons Aix-Les-Bains et sa région. Quelques mois plus tard, nous sommes installés à Lyon. Ma mère passe ses journées au casino de Charbonnières. Paraît-il que des gens richissimes jouent dans les parages. Autrement dit, des proies de choix sont à sa disposition.

Par compensation, pour oublier que maman m'oublie, je lis autant qu'on peut lire. Un par un, j'enchaîne les bouquins. Du plus sérieux au plus abject, j'en dévore chaque page. Mes choix procèdent par arborescence. Mallarmé me parle de son admiration pour les symbolistes. Les symbolistes m'amènent à Balzac. Balzac, lui, m'apprend à me méfier de l'ordre établi. Ma solitude me rendant perméable, tout le monde est de bon conseil. J'ai tellement soif d'apprendre que je ne conçois aucune hiérarchie entre les livres. Ils sont ma conscience. Ils me forgent. Mon cerveau est un métal à modeler.

Maman rentre du casino. Elle a les cheveux ébourifés. Sa coupe de cheveux est une choucroute indisciplinée. Je referme mon livre, un truc sur le capitaine

Dreyfus. Je pressens qu'un nouveau changement s'annonce.

- Nous repartons, claironne notre mère, tout en se recoiffant.

Nos yeux sont suppliants. Je proteste en ayant déjà renoncé :

- Maman, nous ne sommes à Lyon que depuis un mois !

Mon frère Albert me regarde, déjà résigné. Il sait que mes arguments ne serviront à rien. Notre mère est un soleil bousculant jour après jour notre planète établie. Nous n'avons pas le temps, jamais le temps de nous habituer. Maman prépare déjà les bagages. Ses petites culottes prennent place dans la petite malle. Nous partons pour Stavelot, dans les Ardennes. J'ai un mal fou à situer ce bourg sur la carte.

\*\*\*

Stavelot est une bourgade charmante. Et Marie Dubois, la fille du cafetier aussi. Elle a un regard mélancolique que surlignent de longs cils noirs. Des boucles d'oreille de gitane encerclent son visage. À une vitesse poétique, mon cœur s'enflamme. Mon sentiment est si fort que je pourrais compter chacune de ses taches

de rousseur. Je pourrais, si elle ne me fixait pas du regard jusqu'à m'intimider. Car le dédain pointe dans les yeux de Marie. J'ai beau essayer de l'amadouer, lui écrire des poèmes, Marie s'en fout. Au mieux, elle me regarde d'un air amusé. Elle est étourdie et dans le cœur de sa jeunesse. Elle s'habille coquette. Je devine combien elle peut être coquine. Mais, inutile d'être devin : elle le sera, coquine, mais avec d'autres. Je ne lui plais pas ! Satanée justice divine. Je fais l'apprentissage de ma laideur. Si je l'avais oublié, le mépris de Marie me le rappelle : j'ai toujours cette tronche impossible. Mes joues et mon cou se confondent. J'ai le regard bovin. On devine déjà le ballon qui gonflera mon bide quarantenaire. Ce masque hideux est ma carte de visite. L'amour m'est refusé. Quelle perversion pourrait amener une femme à me regarder sans dégoût ?

Dissimulant ma démarche pachydermique, j'avance avec prudence, mais Marie reprend tout ce qu'elle avait prodigué la seconde précédente. Elle se joue de moi. J'ai sous mes doigts sa rosée matinale. Mais aussitôt, elle me repousse, gentiment mais fermement. Nos quelques attouchements me laissent sur le carreau. Je reste frustré comme un damné au bord du paradis. Hurlant de désir. Alors, c'est reparti pour ma ritournelle favorite, mon tube n°1 au hit-parade. Un

couplet poétique, un refrain masturbatoire. TA-TA-TA-TA ! BOUM-BOUM ! Je n'ai jamais joué avec une telle dextérité de mon instrument. TA-TA-TA-TA ! BOUM-BOUM ! J'érupte. Je m'en donne à corps-joie. Un dernier mouvement sur la corde sensible. Un dernier cri arraché. Un dernier coup sur ma baguette, magique ou pas. Enfin, la sève musicale est là ! Mon corps au diapason, je suis élève de la « Prodiges Academy ».

**TA-TA-TA-TA ! BOUM-BOUM !**

## **1901, 21 ans**

Je pose mes bagages en Allemagne, à Bennersheid puis à Honnef, tout près du Rhin. La maison où je m'installe est romanesque au possible. Elle est suffisamment grande pour constituer un labyrinthe, le même que celui où erre mon cœur. De temps à autre, j'observe à travers les fenêtres. Un train passe les yeux ouverts sur l'autre bord. Je visite Paris, Cologne, Prague, Budapest, Hanovre, Berlin l'hideuse et Munich la curieuse. Je m'enivre de voyages.

En Allemagne mon cœur éponge fait encore des siennes. L'amour m'ensorcelle. Ce coup de tonnerre s'appelle Annie Playden. Elle est Anglaise et servante à la fois. Comme moi, elle est perdue dans ce pays à qui nous ferons la guerre. Surtout, elle est belle à en crever. Ses froufrous me rendent fou. Sa peau est claire, presque laiteuse. Elle est fine et gaie. Je sais, je n'ai aucun recul, je m'emballe, je reproduis les mêmes erreurs. Je suis poète et empressé à la fois. J'ai soif de son sexe, de son con fruitier. Qu'elle me laisse en lécher le noyau et je serai le plus heureux des hommes ! Mais même ce privilège ne suffirait à me satisfaire. Car d'elle, je veux tout. Grand bien me fasse, je suis prêt à perdre

la face pour ses jolies fesses. Pauvre de moi, elle a un cul d'une grâce infinie! Je ne vous parle pas du petit cul flétri duquel vous vous êtes contenté samedi soir après votre soirée au Macumba Club. Non! Je vous parle de **Sa Majesté** le cul. Deux ronds parfaits camouflant le plus bel endroit du monde. *Un cul mirobolant! Un cul comme un melon qui aurait poussé au soleil de minuit!* Pour cette raison, sa seule démarche est un attentat à la pudeur. Je suis prêt à me prosterner devant ce fessier nonchalant. Prêt à l'observer des nuits entières. Prêt à détailler chaque ridelle autour de son trou mignon. J'en bave d'avance.

Devant tant d'empressement, Annie m'apprend que l'amour est douceur. Elle essaie de dompter mes ardeurs masculines. Mais, la patience n'est pas une de mes qualités. Je veux tout, tout de suite. Son cœur et ses fesses à la fois.

Alors, cette blonde puritaine prend peur.

Je n'abandonne pas pour autant. Annie est nouvellement installée à Londres. Je la rejoins ou plutôt - il faut le reconnaître - la poursuis. Je n'y peux rien, c'est plus fort que moi: l'amour ne cesse de me tirailler. J'accompagne Annie dans de longues promenades à travers la capitale anglaise. À chaque coin de rue, je tente de l'embrasser. Tournant la tête, elle me re-

pousse cent fois. J'endosse à nouveau mon costume à paillette, mon costume de batteur de rock!

**TA-TA-TA-TA! BOUM-BOUM!**

Mais j'ai beau faire le beau, je ne le serai jamais. Annie ne veut pas de moi. Plus encore, je l'irrite. Pourtant que tombent ces murs de briques si elle ne fût pas aimée. Épuisé, cassé, à bout de souffle, une seule chose reste à ma disposition : transformer mon malheur en chant poétique. Grâce à la poésie, je lui démontrerai combien je suis quelqu'un de bien. Je retourne à mon pupitre. Un poète, ça ne pleure pas, ça écrit. J'écrirai le plus beau des chants d'amour. Où que tu sois, Annie, dans n'importe quel cimetière, ton cul majestueux tourné vers le ciel, je n'ai jamais cessé de t'aimer. Sache-le. Tu es le premier amour. **TA-TA-TA-TA! BOUM-BOUM!** Mes baguettes/stylo ont la bougeotte. Le tempo est infernal. **TA-TA-TA-TA! BOUM-BOUM!** Dans l'allégresse, j'écris mon plus beau chant d'amour, « La chanson du mal-aimé ». Partie en Amérique, la belle n'en saura jamais rien.



## **1903, 23 ans**

Pour oublier Annie, je joue au grand monsieur. Je travaille dans une banque. Nous sommes une nouvelle race d'hommes. Le costume est notre uniforme. Mais cet uniforme respectable n'est pas le mien. Je hais notre arrogance, notre soi-disant importance. Je hais nos comportements ritualisés. Aussi, la schizophrénie me gagne doucement. Sans même y penser, je mène une double vie. Sur les papiers à en-tête de la banque, on retrouve autant de poèmes que de prose financière. Je gribouille toute la journée. Je peaufine mon écriture. Les poèmes à Annie le disputent à de fastidieux livres de compte. Malgré ce travail de gentlemen, je gagne très mal ma vie. Aussi, j'écris deux autres romans, « Les onze mille verges » et « Les mémoires d'un jeune Don Juan », érotiques et obsédés à souhait. Pourtant, je suis loin d'être un spécialiste du domaine. Mais pour écrire ce genre de livre, il faut avant tout être un spécialiste de l'imagination. Et dans ce domaine, je suis champion du monde. Mes copains rient de moi, de mes fantasmes débordants. Cette chère Yvonne, ma voisine de palier, en rigole aussi. M'ouvrant généreusement sa porte, elle veut tout essayer, tout ce que

j'évoque dans mes bouquins. Yvonne est insatiable et d'une condition physique digne d'une championne olympique! *Sa poitrine est ornée de deux superbes tétons durs comme du marbre. Son gros cul est un beau melon qui aurait poussé au soleil de minuit.* Son imagination est sans limite, bien plus que celle d'un poète et banquier. Son sexe est un vase où toute fleur meurt avec bonheur. Comme Fédor, le héros de mon bouquin, il me faudrait trois couilles pour la satisfaire. Pour tout dire, elle m'épuise!